

Parole de femmes

Dieu a créé le monde par sa parole. A l'homme de trouver le bon usage de la sienne. Dans le sillage de la parole fécondante des femmes qui arrachent la vie au silence, un regard nouveau sur la tradition

Kathie Kriegel

Dans *Chroniques bibliques au féminin*, Janine Elkouby donne la parole aux héroïnes de la Bible et, ce faisant, donne un contrechamp singulier aux grands épisodes bibliques. Sarah, Rebecca, Rachel, Myriam, Esther, bien sûr en premiers rôles, mais encore Deborah, Hannah, Ruth, Tamar, Abigaël, Tzipora, Dina. Mais elle donne aussi à entendre la voix des femmes de l'ombre, Naama, la femme de Noa'h, Hagar mère d'Ishmaël, Ada et Tsila. Et de celles qui n'existent que par le nom des autres : la femme de Lot, la fille de Jephthé, les filles de Tselof'had ; Ou encore, sans nom du tout ; la *pilegech* de Gibue'a.

Elkouby met des mots sur la révolte des femmes victimes de l'emprise des hommes qui imposent leur versant de l'histoire, leur parole ou pire, leur silence. Elles sont humiliées ou violentées par un verbe avorté ou délétère qui les frappe injustement, ou une parole qui travestit les faits, les intentions et salit l'œuvre accomplie.

La fille de Jephthé aussi meurt du silence de son père et de Pin'has. Elle aurait pu être sauvée, un mot d'eux aurait suffi.

Deborah dénonce la parole mensongère des hommes, qui raillent et dénigrent. Ne l'affublent-ils pas du quolibet d'abeille pour la réduire ? « Aurais-je dû parce que femme me couler dans le moule de l'effacement et du silence ? Aurais-je dû, parce que femme, m'efforcer de me faire pardonner d'être juge, prophète, général d'armée ? », demande-t-elle avec pertinence. La parole absente ou déviée est cause de tous leurs maux. Le silence est l'ennemi. La *pilegech* de Guibe'a, déplore, elle, « le silence rageur d'Ephraïm après l'eau fraîche et le miel de ses paroles ». Le serpent ne s'est-il pas glissé dans l'absence d'Adam, dans le silence d'Adam ?

Le silence qui tue

Elkouby base son récit, certes romanesque, sur des *psoukim* bibliques et les commentaires du midrash ou du Talmud, dont on peut consulter le texte à la fin de chaque chronique. Le « je » de ces femmes génère une proximité avec le lecteur qui rend compte d'une communauté de destin et leur humanité mise à nu permet l'identification avec ces personnages que l'auteure saisit à un moment clé de leur histoire.

La voix intérieure d'Eve devient audible, pour exprimer sa souffrance devant le corps mort de son enfant : « Je suis seule. Mère orpheline de ses enfants. Où est leur père ? Oui, où est-il ? Où était-il ? Aussi loin que je remonte dans le passé, je suis seule,

face au vide de son absence, au vide de son silence », gémit Eve. « Il a parlé. Mais pas à moi... de pont, point. Rien qu'une parole de maîtrise, une prise de possession tranquille, une distribution des rôles et des places... La parole est morte entre nous avant que de naître. Nous n'étions qu'un couple d'ombres muettes, dans un silence assourdissant. Un silence mortel... Silence qui a englouti Abel. Qui a englouti Caïn ».

La fille de Jephthé aussi meurt du silence de son père et de Pin'has. Elle aurait pu être sauvée, un mot d'eux aurait suffi, mais « Le ciel, d'azur et de feu, se tait. Silence des anges. Silence de Dieu. Humble et résignée, je m'incline. Mais le silence de mon père, mais le silence du Grand Prêtre, empêtrés dans leur orgueil et leur soif d'honneurs, le silence du monde, témoin muet de l'injustice et de l'horreur, ne sont-ce pas eux qui affûtent le couteau du sacrifice ? »

Car la parole non prononcée peut être mortelle ; comme celle à jamais enfouie de la femme de Lot étouffée par le silence dans lequel elle est restée confinée, qui n'a pas pu parler, pas même quand Lot a trahi ses filles, les livrant à la violence de brutes dévoyées ; « Les mots qu'elle n'avait pas prononcés, les larmes qu'elle n'avait pas versées, le sel de la vie qu'elle n'avait pas goûté. Elle sentit, avec la même attention froide, le même détachement, comme un craquement au fond de son être. Au prix d'un très grand effort, lentement, elle se retourna. »

Paroles fécondes et salvatrices

Pourtant la parole maîtrisée des femmes est salvatrice et l'action engendrée annonce de délivrance : « Tu es un époux de sang pour moi », dit Tzipora à Moïse, son mari, en déposant à ses pieds le prépuce de leur fils Eliezer qu'elle a circoncis. Car ce que peut la parole est immense. Tamar « sait, de la science des Prophètes et des Sages, qu'elle agit avec justice, qu'elle sauve Juda de lui-même et de sa peur, qu'elle débloque l'histoire en panne, qu'elle fait se lever l'espérance des lendemains qui chantent... ».

Encore faut-il savoir la prendre cette parole et la faire entendre. Abigaël ne peut s'empêcher de comparer la capacité d'écoute de David qui a su entendre la voix de la raison et la surdité de Nabal. Et face à l'autisme des hommes celle de Hannah s'élève en prière : « Elle a dit Eternel Tsebaot », dit le Talmud (Berakhot 31b).

Elkouby livre un tissu textuel au motif singulier, audacieux pour habiller la tradition de façon inédite. Avec la voix intérieure de Dina, elle nous propose de sonder un désespoir insoupçonné ; « Elle revoit Sichem (Chekhem) mourant, elle revoit ses yeux tournés vers elle dans un ultime regard, regard de haine, d'amour, de rage impuissante et de désespoir. Sichem, la brute en passe de devenir un homme. Ils ne lui en ont pas laissé le temps. Ils l'ont pris au piège de sa violence et de la leur... Elle traverse, en se laissant traîner, une ville qui empeste la mort. Plus rien de vivant nulle part au monde, ni en elle ni hors d'elle. Dina la morte est en route vers sa tombe. »

On entend dans le récit biblique le dire d'hommes et de femmes qui apprennent à manier le verbe, cet outil



JANINE ELKOUBY
**CHRONIQUES
BIBLIQUES AU FÉMININ**



formidable capable de générer le meilleur et le pire. Car n'est-ce pas lui ce fruit défendu dont nous avons voulu croquer et que nous sommes condamnés à apprivoiser, car là réside notre liberté et notre mission ; extraire la vie du silence. C'est avec la parole d'Adam à Eve peut-être, une parole créatrice, fondatrice d'une relation, que la véritable histoire peut commencer. Il aura fallu le meurtre pour qu'elle jaillisse en cri, audible dans les sanglots. « A mes côtés, l'homme ployé se redresse lentement. Lentement, sa main se tend vers moi, et du sein des sanglots qui déchirent le silence, dans la douleur et l'échec, j'entends, enfin, oui, j'entends sa voix ».

Elkouby transmue l'interprétation en littérature et la sensibilité devient l'outil privilégié de l'exégèse. La dimension poétique du récit, la plume qui sublime les émotions de ces femmes, permet une relecture passionnante de la tradition, d'une infinie richesse. C'est éveiller la parole divine que de révéler les dits qui sommeillent dans le dit, car ainsi dit le Midrash : « Ce n'est pas une parole vide de vous, et si elle l'est, c'est à cause de vous, qui ne l'interprétez pas ». (Sifré sur Deutéronome XXXII, 47). Janine Elkouby, en donnant la parole à ces femmes, l'a pris au mot. ♦

Chroniques bibliques au féminin, Janine Elkouby, éditions Albin Michel

(Wikipedia)

